



Maxime Blanchard

# La mère patrie

essai

v1b éditeur



Maxime Blanchard

# La mère patrie

essai

v1b éditeur



## Sainte-Blandine

Calais, Ceuta, Samos, des canots de migrants tanguent sur la mer agitée. L'*Aquarius*, l'*Ocean Viking* et le *Louise Michel* arrivent à la rescousse. Une famille kurde, afghane ou soudanaise pleure sur une plage de la côte égéenne. Jérôme Dagenais éteint le téléviseur. Il ne publiera pas de tribune sur la xénophobie, sur l'hospitalité, sur la déshumanisation. Il ne signera pas de pétition contre l'expulsion des clandestins, une autre contre les refoulements aux frontières. Sur Instagram ou Facebook, il ne se scandalisera pas de la détention des personnes réfugiées ; au centre-ville, il n'ira pas à la manifestation en soutien aux demandeurs·deuses d'asile. « Paroles et paroles et paroles, rien que des mots », ondulait Dalida en fourreau lamé.

Dans son bureau-bibliothèque tapissé de livres, meublé de teck scandinave, il ne se sent ni coupable ni exemplaire. De son appartement-mirador, vue plongeante de l'Hudson cuirassé, il ne s'en fait pas accroire et vaque à ses occupations : assortir ses nouvelles derbies Weston à une cravate Charvet vintage, hésiter entre le bleu d'une toile de Jouy et un morceau de kilim ancien, pour un coussin. On le trouvera odieux,

même cruel, d'écrire cela. Il retournera le compliment dare-dare. Il envoie chez le bonhomme les bonnes consciences. Vu que, blablabla de componction et vertus irréprochables, tandis que les fines bouches s'emplissent d'osso bucco ou de ceviche, Jamila, Nishtiman et Mohamed se noient dans les hautes vagues, pneumatique catapulté, gilets de sauvetage écarlates, fureur de l'eau noire, vains appels au secours, le lendemain quelques débris ballottés dans les flots calmés.

« Désigner les Québécois·es comme des victimes d'une subordination face à l'État canadien occulte le fait que notre rôle est bien davantage celui de l'opresseur, tant envers les communautés autochtones et les personnes issues de l'immigration qu'envers les personnes afrodescendantes. De plus, mettre toutes les oppressions sur un même pied fait preuve d'une conception réductrice de ce qu'elles sont vraiment. Il nous semble important de rappeler que la relation Canada-Québec reste incomparable aux rapports de pouvoir que l'hégémonie blanche eurodescendante exerce sur celles et ceux qu'elle colonise et marginalise », lit-il dans le journal.

Il se sert un verre de Puligny-Montrachet. Il continuera de trouver que *Nègres blancs d'Amérique* décrit avec une justesse saisissante les bidonvilles canadiens-français. Il boit l'aubépine, la pomme verte et l'ambre du blanc. En octobre 1995, dans un auditorium de Harvard University, où il commençait son doctorat, il

assista à la défaite référendaire. Au milieu d'une assemblée d'Américains et de Canadiens anglais, le 49,4% le décima de chagrin. Personne ne lui manifesta alors de sympathie. On nargua ses espoirs de pays. Pourquoi devrait-il aujourd'hui avoir de la pitié pour les dominés, les survivantes, les minoritaires? De l'indulgence, on n'en eut pas pour les indépendantistes québécois. Et, de grâce, qu'on lui épargne les indignations gesticulées, les repentirs grimaçants, les mimiques courroucées. Les mêmes qui veulent débaptiser la station Lionel-Groulx se taisent quand des djihadistes assassinent des dessinateurs. Ceux qui ont défilé pour George Floyd ou Joyce Echaquan sont-ils sortis dans la rue pour Samuel Paty? Et vice-versa? Les ouvriers des usines délocalisées n'ont pas droit aux mobilisations anti-patriarcales. Les antifas rendent-ils visite à leur grand-mère malade? Jérôme dose donc parcimonieusement, exactement comme tout le monde, sa compassion.

De grandes fenêtres ont troué la façade art déco. Un Pharmaprix a délogé le musée de cire qu'il avait visité au milieu des années 1970. Ses dioramas pathétiques le marquèrent. Au sortir d'un lucernaire, les chrétiens entraient dans les catacombes. Parmi les Micmacs, Jacques Cartier débarquait de la *Grande Hermine*. Les rois mages offraient l'or, la myrrhe et l'encens à l'Enfant Jésus. Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys soignaient un scalpé. Dans la pénombre, un récit

national, attendrissant et superstitieux, se confirmait : Madeleine de la Peltrie et Charles Le Moyne descendaient des apôtres de Galilée, les prêcheurs de Samarie menaient directement à Pierre de Puiseaux et à Charlotte Barré. Conséquemment, entre Kateri Tekakwitha, la première convertie, et le frère André, le guérisseur des pauvres, Blandine jetée aux lions priait, les mains jointes vers le firmament. Les hagiographies racontent que la ferveur de la persécutée amadoua les fauves du Colisée, qui ne la dévorèrent pas. Des bourreaux lui tranchèrent plutôt la gorge après l'avoir suppliciée. Comme la sainte, lui, Jérôme, rejeton de Nouvelle-France, fils de Marie-Claire Valiquette et de Jean-Guy Dagenais, frère de Raphaël, fin de race, n'abjurera pas sa foi sous le couteau qui l'achève.

## Un Joualonnais sa Joualonie

Un ami français lui a demandé à la blague s'il «rentrait au bled» pour Noël. Jérôme a d'abord trouvé le mot très juste : un lieu retiré sans commodités ni distractions. Puis, dans les couloirs déserts de l'aéroport de Montréal, il s'est dit que «bled» ne convenait pas. Cette ville où, depuis qu'il travaille à New York, il ne va plus que pour voir ses parents et de rares amis, tient davantage du relais de poste, hameau où l'on changeait les chevaux fourbus des diligences. Composé de quelques bâtiments, le relais de poste était une étape importante entre deux gros villages. En France, il fut aboli par décret en 1873, victime de la concurrence du chemin de fer. Montréal, où Jérôme a passé son enfance et sa jeunesse, ressemble de plus en plus à La Membrolle-sur-Choisille ou à Saint-Quentin-sur-Indrois : une escale caduque où se posent des avions à moitié vides.

Quand on pense au provincialisme, on songe à Eugénie Grandet se morfondant à Saumur, à Emma Bovary, languissante à Yonville, et à Julien Sorel, dévoré par l'ambition à Verrières. Du fond de leur chef-lieu, les

trois personnages de la littérature réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle rêvent de Paris, d'amour et de fortune. Comme eux, les Québécois sont évidemment des provinciaux au sens habituel – des gens mal dégrossis vivant loin des capitales – mais aussi au sens littéral du mot : ils habitent une province du Canada. Ce jugement de valeur, certes désagréable, se fonde sur une réalité objective. D'ailleurs, en dépit de son exil et de son dilettantisme, de son qui-vive, Jérôme reste intrinsèquement et héréditairement un provincial empoté, un Québécois compassé. Il le sait. Cependant, son indépendantisme, aspiration et lucidité, le prémunit probablement contre le provincialisme le plus dadaïste et le plus godiche.

Il a fait une escale au Billy Bishop Toronto City Airport. Aux douanes, on l'a contrôlé en anglais. Il n'a rien réclamé. À la sécurité, personne ne parlait français. Il n'a pas protesté. La totalité des pancartes publicitaires et des panneaux de direction s'affichaient en anglais. « Pas mon pays, je m'en cogne », a-t-il maugréé. À Pierre-Elliott-Trudeau, pointilleusement et maniaquement bilingue, tous l'ont abordé en anglais. Jérôme s'annonçait pourtant par un « Bonjour, Monsieur » ou un « Pardon, Madame ». Agressé et agressif, il tempêta : « Parlez-moi en français ! » Pour le français, chaque fois, il lui fallait lutter, insister, vitupérer, jusqu'à ce que l'employé de la sécurité ou l'agent des renseignements ronchonnât enfin, perplexe, dans la langue du client

malcommode, vraisemblablement un séparatiste, espèce tenace.

La peur de passer pour provincial est typiquement provinciale. Dans *Mœurs de province*, François Ricard a noté que les petites sociétés telles que la québécoise adoptent sans retenue les idées nouvelles et les dernières modes. Les cultures aux traditions plus solides et plus circonspectes, telles que la française ou la suédoise, se méfient davantage de cette impulsion et résistent plus longtemps aux frénésies. Au Québec, on se veut à la fine pointe, au goût du jour, dans le vent. Au Québec, on n'arrête pas le progrès. Ce qui reste du passé ne fait pas le poids face aux vogues du présent. Au Québec, des sophismes insidieux (racisme systémique, culture du viol, etc.) font instantanément fureur ; au Québec, les combines commerciales (vendredi fou, soldes d'après Noël, etc.) connaissent un engouement irraisonné. Le provincial d'hier accusait du retard ; celui d'aujourd'hui agit en précurseur. De fait, par son acharnement à les suivre, il finit par devancer les tendances du moment, à l'avant-garde de la stupidité.

Jérôme monte dans un taxi. Le chauffeur écoute Radio-Canada. Sur Côte-de-Liesse, un invité parle d'une guerre civile en Afrique. L'animatrice déclare : « on l'a facile, au Québec ». À mots couverts et roucoulés, elle s'interroge ainsi sur la nécessité de la souveraineté

politique. Coup d'État en Birmanie, famine au Mozambique, cyclones au Texas, le Québec aime se rassurer par des « on est bien ici ». En effet, de quoi se plaint-on ? Il y a pire, passé la frontière toute proche : avortements interdits, tueries de masse, frasques de Trump, etc. Écornifleur des problèmes des autres, sur lesquels il adore gloser, le Québec comparé se sent excellent. Chauvin, fanfaron, nationaleux, alors que deux référendums échoués devraient le retenir de se péter les bretelles, le Québec voit la paille et pas la poutre... L'acrimonie témoignée à ceux qui ont encore un espoir, l'espoir d'une amélioration, en l'occurrence l'indépendance, atteste que *Né pour un petit pain* serait le remplacement adéquat du *Je me souviens* faraud et menteur des plaques d'immatriculation. Corollairement, la hargne contre les indépendantistes s'explique par ce besoin, si provincial, de taper sur ce qui dépasse. Il semble absolument insupportable à ceux qui ont renoncé au pays de vivre parmi ceux qu'ils soupçonnent d'encore y croire. La seule présence, même discrète, même cachée, de ceux qui ne s'avachissent pas dans la compromission et l'hypocrisie met en fureur ceux qui y sont vautrés.

On a tort, par ailleurs, de croire que le provincialisme ne concerne que les petites nations. La rusticité des Québécois rappelle la balourdise des Russes, des Chinois et des Italiens. On a aussi tort de croire que le provincialisme ne concerne que les classes populaires.

Il y a quelques années passait à la télé une publicité dans laquelle un archétype du bourgeois bohème disait à sa conjointe: «Le Vietnam, on y est allés... L'Espagne, on y est allés... Mais, les Laurentides?» La réclame de Tourisme Québec a-t-elle persuadé ceux qui s'apprêtaient à s'envoler pour Hanoï ou Madrid de passer une semaine à Sainte-Adèle? Sauf pour des voyages en Europe ou en Asie où ils ne croisent que des natifs qui leur ressemblent comme deux gouttes d'eau, ces bourlingueurs de quatre sous ne s'aventurent guère hors des arrondissements centraux de Montréal. Pourfendeurs de l'intolérance, partisans du vivre-ensemble, ils ne sortent quasiment jamais de leur quadrilatère, ploucs, bouseux péquenauds à leur façon, claquemurés dans leur habitus.

Filant sur l'autoroute, Jérôme contemple le paysage morne et plat semé de Best Western et de Tim Hortons. D'un côté du boulevard métropolitain, Saint-Alphonse-d'Youville s'élève, cendreuse, stoïque; de l'autre, Saint-Bernardin-de-Sienne s'écroule, vaincue, tragique. L'hôpital Saint-Michel, où il naquit, désormais un CHSLD, se dresse au milieu des rues dépréciées. Les cheminées rouge et blanc de la carrière Miron ne poncturent plus le ciel. Entre 1911 et 1949, Ernest Aubin, Maurice Le Bel et Jean-Paul Pépin ont peint des tableaux de marais et de sous-bois dans ce quartier qu'on n'imagine pas agreste. Bientôt, les marchés aux puces et les concessionnaires enserrant les

bouchons de circulation. Au loin, sur Jarry, le beau clocher argenté de l'église Saint-Léonard dépasse brièvement la laideur.

*La Petite Vie* et *Les Bobos*, émissions emblématiques, sont les deux faces d'un Québec écartelé entre le prosaïsme des classes populaires et la vanité des « élites » médiatiques et culturelles. *La Petite vie* raconte l'histoire de la famille Paré, de Popa, de Moman et de leurs quatre enfants. Sortir les vidanges et réussir un pâté chinois les préoccupent et les tracassent. *Les Bobos* mettent en scène Étienne et Sandrine Maxou, deux bourgeois poseurs et frivoles. Un mélange de pédanterie et de contrition les signale. Les deux séries ne sont pas des caricatures. Quasi-documentaires, elles brossent un portrait précis, entre drôlerie et rigueur, des figures sociales qu'elles représentent. À longueur de semaine, les classes populaires courent effectivement les spéciaux de la circulaire chez IGA ou Super C, et les bobos passent assurément leur existence à mâchouiller du Coteaux du Giennois en déplorant la montée de l'extrême droite et les violences policières.

Les deux engeances se rencontrent peu, mais elles se vilipendent mutuellement et à distance, obnubilées par leurs travers respectifs. Les Paré et les Maxou se battent à armes égales ; les premiers écrasent par leur nombre, les seconds exercent une influence démesurée. Le Québec se disloque entre la vie certainement ordinaire (pour reprendre l'idée de Mathieu Bélisle)

des Paré et la vie supposée supérieure des Maxou. La vie ordinaire des premiers se caractérise non seulement par le métro-boulot-dodo, mais surtout par le maintien buté des habitudes qui la fait s'écouler sans perspective et sans surpassement. Les tâches du quotidien et les considérations pratiques prennent toute la place, jusqu'à l'inconsistance. La banalité des pneus d'hiver à installer et l'urgence des soupers à préparer éliminent toute exigence esthétique, intellectuelle ou politique. Quant à la vie prétendue supérieure des seconds, elle se veut, d'abord et avant tout, au-dessus de cette exigüité. Puisque le dédain passe pour du raffinement, la vie des Maxou prend de haut la vie des Paré : ce que Moman et Popa font, Sandrine et Étienne ne le font pas. Les Maxou mélangent ainsi les grandes causes justes et la poursuite du plaisir. Dans les quartiers gentrifiés de la vie supérieure, on s'attable à une cantine coréenne, coqueluche de la saison, pour parler de *body positivity* et d'espace sécurisé. Les beaux esprits qui mènent cette vie ne se remettent jamais en question. Le doute n'est pas leur affaire : ils se trouvent du côté de la vérité. La trivialité et la pingrerie des Paré se heurtent donc, constamment, à la suffisance et au prêchi-prêcha des Maxou. Le Québec, voilà son principal empêchement, se paralyse entre les adversaires d'un duel grotesque.

En 1975, à Michel Berger qui manquait d'inspiration, France Gall fit écouter le microsillon de Diane

Dufresne, *Sur la même longueur d'ondes*. Ébahi, Berger écrit à Luc Plamondon, le parolier de l'album. *Starmania* naquit de cet émerveillement. Sur la 40, las, très las, Jérôme songe à Stella Spotlight, personnage vespéral de l'opéra-rock, à jamais incarnée par Dufresne. « Seule sur mon acropole, je sens que je dégringole. » Périphérique, le Québec n'a été ni une puissance politique ni une civilisation florissante. Sans influence, le Québec se rencontre parfois au hasard et au détour : Riopelle à Saint-Paul-de-Vence, Aquin et Barthes coauteurs, Bujold devenue *Anne des mille jours*. Autrement, le Québec brille par son absence. La Finlande, la Slovaquie et la Lituanie sont-elles davantage connues ? Elles ont au moins gagné leur indépendance. Le Québec ne possède plus d'originalité et plus de spécificité. On ne vit pas au temps grandiose de *Françoise Durocher, waitress* ou des vertigineux pavillons de l'Expo 67. Le Québec exporte désormais de la niaiserie même pas folklorique, *My Heart Will Go On* ou *Alegría*, globish ou mimée. Aujourd'hui, quand on vise un auditoire mondial, on produit ce qui marche à Las Vegas et on le fait en anglais. Les Québécois s'enorgueillissent de vendre « à l'international » de la « culture » ultra-commerciale, calquée, singée, piratée, que personne n' imagine québécoise. Au Québec, le provincialisme prend cette tournure : la gloriole s'y confond au copiage. Maîtres chez eux, les Québécois veulent s'assimiler à leur manière.

Alors qu'il défait sa valise, Jérôme saisit *Les grands moments de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle* sur une table de verre. Qui a acheté ce livre ? Dans l'index, sous la lettre Q, il y a Mary Quant, qui popularisa la mini-jupe. En mai 1980, il y a la mort de Tito en Yougoslavie et le Sentier lumineux au Pérou. En octobre 1995, il y a la Million Man March d'Afro-Américains à Washington. Il feuillette : mariage de Charles et Diana en 1981, arrestation d'O.J. Simpson en 1994. Il feuillette encore : ouverture du premier McDonald's en Chine en 1992, sortie du *Titanic* de James Cameron en 1997, autre perdition.

## Varadero

En 1986, il fit un voyage à Cuba. En 1986, il lut *Mes Parents* d'Hervé Guibert et vit *Mort à Venise* de Visconti. En 1986, il était étudiant en droit et se parfumait de Lanvin. En 1986, il écoutait *The Boy With a Thorn in His Side*, des Smiths. En 1986, il s'abreuvait de vodka-jus d'orange à La Mansarde. En 1986, nommé par un père jésuite, il fut récompensé par la Société des professeurs d'histoire du Québec, pour un travail vigoureux sur la Révolution tranquille. La remise des prix eut lieu dans un hôtel de Chicoutimi. Sa chambre avait des rideaux roses, lourds et synthétiques. Cheveux longs, cravate Fendi, il reçut un chèque et une médaille. Sur le podium, regard sans doute confiant, il fut un jeune homme prometteur.

**Aucune époque n'a été aussi idiote.** Jérôme Dagenais, le protagoniste de *La mère patrie*, en est convaincu. Il tente de conjurer la bêtise de son temps, s'évadant du présent pour retrouver son histoire. Il lit des livres oubliés, traverse des villages rayés de la carte, découvre des villes insoupçonnées. Gertrude Lemoyne et Robert Viau, Gagnon et Joutel, Tende, Cardiff et Östersund lui rappellent un passé qui l'émeut et le pays qu'il a tant voulu. Contre un Québec prosaïque et provincial, contre un monde insipide et arrogant, il lui reste la nostalgie coléreuse d'une élégie.

Maxime Blanchard est professeur de littérature et de langue françaises à la City University of New York. Il est l'auteur d'un autre essai, *Le Québec n'existe pas* (Varia, 2017).